

AYŞE GÜL ALTINAY
FETHİYE ÇETİN

Les Petits-enfants

témoignages traduits du turc par Célin Vuraler

ACTES SUD

SOMMAIRE

<i>Remerciements</i>	11
Avant-propos, <i>par Ayşe Gül Altınay et Fethiye Çetin</i>	13
Bâtir des ponts donnant sur l'avenir, <i>par Fethiye Çetin</i>	21
BARIŞ : Quand j'ai entendu ça pour la première fois, j'ai eu envie de crier... de sortir sur la terrasse pour crier.	27
DENİZ : On m'a volé une partie de ma vie.	45
ARIF : Un tel secret nourrit et creuse le manque de confiance en soi	55
RÜYA : S'ils avaient été les pilleurs, ils seraient partis avec tout leur or.	67
GÜLÇİN : C'est l'histoire de milliers de femmes.	75
NÜKHET : Mon père n'avait ni tante ni oncle ni cousin.	87
NAZ : Pour la presse, le fait même d'être arménien est une insulte. C'est horrifant.	99
QESRA KIŞO ÖZLEMİ : J'arrivais parfois dans certaines régions avec la peur au ventre, me demandant ce qui pourrait m'arriver si on apprenait quelle était "mon autre identité"	107
MEHMET : J'ai appris que ma grand-mère était arménienne pendant mon service militaire.	123
BEDRETTİN AYKIN : Le fils de Bedriye, la jeune infidèle.	129

ZERDÜŞT : Imaginez que l'on vous réveille un matin pour vous emmener vers votre mort. Cela dépasse tout entendement	133
AYÇA : Chacun doit accepter sa réalité..	143
GÜLŞAD : Tant de vies ont été vécues sans jamais évoquer ces souffrances, comme si la différence était une souillure, un interdit, une honte à cacher	155
VECIBE : Mon arrière-grand-mère s'appelait Vartanuş et sa sœur Siranuş.	169
HALIDE : "Aujourd'hui, c'est le jour où les Arméniens distribuent leurs œufs"	175
MURAT : Ma grand-mère a été retrouvée dans le creux d'un arbre à l'âge de 4 ans.	181
HENARAMIN : Même si son souvenir se résume à quelques lignes, c'est déjà ça.	187
ŞIMA : Où sont nos grands-pères ?	193
SALIH : Pourquoi mentiraient-elles ?	205
MELEK : Vivre avec une telle chose sur la conscience, ce n'est pas rien.	215
ASLI : Pour que nos enfants apprennent les leçons de l'Histoire.	235
ALI : Nous n'avons pas encore, à ce jour, réussi à inventer une philosophie fondée sur les valeurs de paix et de fraternité	247
BERKE BAŞ : Serait-il possible d'explorer l'histoire de la ville d'Ordu à travers le récit de mon arrière-grand-mère ?	263
ELIF : Il faut que nos recherches sur le passé servent notre futur.	283
 <i>Postface.</i> – Entrouvrir les portes du silence. Où sont les Arméniens (que l'on a) convertis ?, <i>par Ayşe Gül Altınay</i> . . .	299
 <i>Bibliographie</i>	325

Les entretiens avec Aslı, Deniz, Elif, Halide, Naz, Rüya, Salih et Zerdüşt ont été recueillis par Ayşe Gül Altınay ; les entretiens avec Bedrettin Aykın, Gülşad, Murat et Qesra Kişo Ozlemi ont été recueillis par Fethiye Çetin ; les entretiens avec Ali, Arif, Ayça, Barış, Berke Baş, Güllü, Henaramın, Mehmet, Melek, Şima et Vecibe ont été recueillis par Ayşe Gül Altınay et Fethiye Çetin ; l'entretien avec Nükhet a été recueilli par Müge Gürsoy Sökmen et Nadire Mater et l'entretien avec Gülçin, par Ayşe Gül Altınay et Müge Gürsoy Sökmen.

REMERCIEMENTS

L'aventure de *Les Petits-enfants* a commencé avec *Le Livre de ma grand-mère* de Fethiye Çetin. Dans ce dernier ouvrage paru en 2004¹, Fethiye Çetin raconte l'histoire que sa grand-mère lui a livrée à la fin de sa vie, et au cours de laquelle elle lui a révélé ses origines arméniennes. Fethiye Çetin confie alors comment cette révélation lui a permis de s'ouvrir à un monde intérieur plus large, et en quoi elle a influencé sa vie. Beaucoup de "petits-enfants" sont entrés en contact avec Fethiye Çetin après avoir lu ce livre. En 2005, nous avons commencé à réunir ces petits-enfants, et nous avons écouté leurs histoires.

Nous remercions de tout cœur pour leur courage, leur ouverture, leur sincérité et leur confiance les vingt-cinq personnes qui ont accepté de partager leur récit et de se livrer devant une si nombreuse assistance. Certains comme Bedrettin Aykın² et Berke Baş ne se sont d'ailleurs pas contentés de dire leur histoire, ils ont valorisé ce travail à travers leurs poèmes et leurs films.

Dès le premier jour, Müge Gürsoy Sökmen et Nadire Mater ont étudié avec nous, ont fait des recherches et nous ont prêté leurs oreilles. Nous avons réalisé nos premiers entretiens en

1. Publié en France en 2006 (*N.d.T.*)

2. Bedrettin Aykın est un poète turc contemporain né en 1936 dans la ville de Tokat. Son œuvre a notamment été récompensée par le prix de poésie Yaşar Nabi Nayır en 1984 (*N.d.T.*)

collaboration avec elles. Ce travail a été possible grâce à leur effort, au soutien qu'elles nous ont témoigné et au courage et à l'inspiration qu'elles nous ont insufflés. Nous leur en sommes profondément reconnaissantes.

Nous remercions sincèrement Hakan Altınay, Nebahat Akkoç, Yektan Türkyılmaz, Berrin Eza, Zeynep Taşkın, Nusret Karayazgan, Erdal Karayazgan, Hülya Adak, Yeşim Arat, Sevgi Adak, Nazan Maksudyan, Serkan Yolaçan, Aslı Erdem, Fulya Kama et Burcu Yoleri pour leur contribution, à travers leurs commentaires et leur implication à différentes étapes de ce travail ; Ragıp Zarakolu pour nous avoir fait parvenir dans les plus brefs délais les livres de Bedrettin Aykın ; Rober Koptaş pour son aide concernant les transcriptions arméniennes ; Müge Gürsoy Sökmen et Semih Sökmen, nos éditeurs, Eylem Can notre correcteur et toutes celles et tous ceux qui travaillent pour la maison d'édition Metis.

AVANT-PROPOS

Ayşe Gül Altınay

Fethiye Çetin

Les Petits-enfants n'est pas un livre facile. Il n'a été facile ni de dire, ni d'écouter ni de transcrire ces histoires. De tous les "petits-enfants" que nous avons rencontrés, seuls quelques-uns ont accepté que leur récit soit publié dans cet ouvrage. Et la plupart de ceux qui y ont consenti ont eu beaucoup de peine à le faire (tout du moins, d'un point de vue émotionnel). Juste avant la publication du livre, un témoin a même renoncé à la parution de son histoire ; alors qu'il nous expliquait son choix, on pouvait déceler dans sa voix la peur et une profonde angoisse. L'évocation d'un témoignage anonyme n'a pas diminué son angoisse : ce "petit-enfant" avait passé sa jeunesse au milieu de conflits et enduré un exil forcé dès son plus jeune âge, il essayait aujourd'hui de se construire une nouvelle vie dans une grande ville. Pour lui, la souffrance de son grand-père arménien n'était pas une souffrance "passée", mais continuait, après trois générations, à façonner le présent et le futur.

Bien plus qu'un livre relatant les événements de 1915, ce recueil est à l'image – pour citer Hrant Dink – d'un "puits long de 1 915 mètres" sans ouverture. C'est un livre qui pénètre dans les brèches profondes, se trouvant

d'ailleurs en des lieux imprévisibles, laissées par la tragédie humanitaire de 1915, et dont les traces marquent encore les personnes qui habitent aujourd'hui les mêmes terres.

Que représentent, presque cent ans plus tard, les événements de 1915 pour ces "petits-enfants" ? Quel a été leur vécu, celui de leurs parents, de leurs grands-parents, de leurs voisins et amis depuis cette période jusqu'à nos jours ? Pourquoi, un siècle après, est-il toujours aussi difficile et si douloureux pour la génération des grands-parents (ainsi que celle des parents et la nôtre) de dévoiler son identité arménienne ? Examiner cette douleur et aborder ce tabou pourrait-il nous aider à prendre conscience, à parler et à dépasser d'autres souffrances et interdits ? Peut-on espérer que ces témoignages nous aident à prévenir d'autres silences et douleurs avant qu'il ne soit trop tard ?

Les histoires que vous allez lire ici invitent chacun de nous à aller à la rencontre de soi-même, à mieux connaître sa famille, ses voisins et ses amis ; elles nous encouragent à tendre l'oreille et à partager nos histoires les uns avec les autres.

Tous ces récits ont d'abord été relatés à l'oral, lors d'entretiens confidentiels. Ces tête-à-tête ont parfois duré de longues heures. Les petits-enfants y ont évoqué le moment de la découverte de leur aïeul arménien, ils ont décrit comment cette révélation avait pu ou non être partagée avec d'autres, et de quelle façon elle s'est manifestée aux différentes époques de leur vie. Nous avons eu également l'occasion de discuter de nos connaissances sur les événements de 1915 et sur ce que signifie être arménien dans ce pays, de partager nos opinions sur les débats de ces dernières années. Nous avons dit nos accords, nos désaccords, nos espoirs et désespoirs, nos rêves pour aujourd'hui et pour demain. Certains de ces petits-enfants sont eux-mêmes venus nous trouver, puis nous sommes allés à la rencontre des autres. Nous ne connaissions pas la plupart d'entre eux avant de recueillir leurs propos. Et pour ceux que nous connaissons déjà, nous avons

compris, au cours de nos échanges, quelle était notre ignorance à leur propos.

Pendant les entretiens, nous avons pris soin de poser peu de questions et d'écouter longuement ces paroles. Nous avons le souhait de les laisser dire tout ce qu'ils avaient à dire. Nous avons ensuite retranscrit leurs témoignages en essayant de conserver le style de chacun ainsi que la chaleur de la langue parlée. Ces transcriptions ont été relues par chacune des personnes interviewées, puis révisées par des correcteurs ; le choix des pseudonymes fait, les épreuves du livre sont passées une dernière fois entre les mains des témoins. Nous avons interviewé séparément deux sœurs, afin de montrer dans quelle mesure une grand-mère pouvait laisser des impressions très différentes à ses deux petites-filles. L'idée était de publier les deux entretiens d'Ayça et de Güllü – leurs pseudonymes –, l'un à la suite de l'autre, mais l'enregistrement audio de Güllü n'ayant pas fonctionné correctement, ce projet n'a pu être réalisé. Le parti pris fut de mettre, à la suite de l'entretien d'Ayça, la part de l'entretien de Güllü que nous avons dû alors noter à la main.

Nous avons essayé d'indiquer presque à chaque fois, même si le nom du village ou de la ville n'est pas divulgué, la région dans laquelle s'inscrivent les récits. Inversement, nous avons décidé de ne pas publier certains fragments lorsqu'ils auraient pu révéler l'identité de la personne interviewée. Nous avons gardé le véritable nom de deux personnes avec qui nous nous sommes entretenues car elles avaient déjà rendu leur histoire publique.

Ce que nous avons appris au cours de ces entretiens nous a parfois stupéfiées. Les ascendants arméniens des "petits-enfants" sont majoritairement des rescapés des massacres de 1915 qui, s'étant retrouvés seuls ou isolés, ont été intégrés dans une famille musulmane. Mais nous avons observé divers "modes de survie". D'autre part, diverses expressions ont également été employées pour se référer aux événements de 1915 : *le convoi, l'expédition, la déportation, l'enlèvement, l'exode, l'exil, les massacres, le génocide*, ou "*ces jours-là*"... Ainsi, certains survivants ont réussi à retrouver une partie de leur famille qu'ils croyaient disparue. D'autres se sont

convertis à l'islam, de gré ou de force, et ont vécu tout le reste de leur vie en tant que musulmans, certains ont choisi, après coup, de vivre en tant qu'Arménien ou Assyrien en Turquie ou à l'étranger ; mais certains convertis ont continué à entretenir des relations durables – ou parfois seulement épisodiques – avec des proches arméniens ou assyriens qui, avaient conservé leur identité. Quelques-uns de ces Arméniens convertis ne renoueront avec leur famille arménienne que très tard mais choisiront de rester dans leur “nouvelle” famille. Bien sûr, il y a ceux qui n'ont jamais eu la chance de retrouver la trace de leurs parents arméniens, et qui ne cesseront de nourrir cet espoir tout au long de leur vie...

Nous sommes allées à la rencontre de beaucoup de petits-enfants, bien qu'ils ne soient pas tous présents dans le livre : à Adana, Adıyaman, Amasya, Ardahan, Artvin, Bingöl, Diyarbakır, Elazığ, Erzincan, Erzurum, Eskişehir, Gaziantep, İstanbul, İzmir, Kayseri, Konya, Malatya, Mardin, Muş, Ordu, Siirt, Sivas, Tokat, Trabzon, Tunceli, Urfa et à Van. Les petits-enfants avec qui nous nous sommes entretenues ont parlé de leur propre expérience, mais ils ont aussi évoqué leurs grands-parents arméniens et leurs nombreux amis, voisins ou connaissances d'origine arménienne dont les parents se sont (ou ont été) convertis à l'islam ; sans oublier les villages et les quartiers arméniens totalement (ou que l'on a totalement) islamisés. Au cours de ces entretiens, nous avons appris que dans certaines familles, ou même certains villages ou quartiers d'islamistes radicaux, voire de nationalistes extrémistes, on ne se mariait pas avec “ceux de l'extérieur”. Certains ont également commenté la conjoncture politique actuelle et nous ont expliqué comment l'insistance sur la religion ou le nationalisme au sein de leur famille ou dans leur environnement social générait peur et angoisse, et les incitait à cacher leurs origines arméniennes...

Une grande partie des petits-enfants interviewés nous ont parlé des peurs et de la tristesse, du silence et des non-dits familiaux, ainsi que des traces profondes que le secret a laissées en eux et dans leurs relations avec les autres. Beaucoup ont profondément souffert – exprimant parfois

une grande colère – d’avoir appris qu’on leur avait caché depuis tant d’années une vérité sur leur famille et sur eux-mêmes. Mais les réactions n’ont pas toutes été les mêmes. Certains nous ont confié qu’ils s’étaient mis à s’interroger sur leur identité et leur croyance, d’autres qu’ils s’étaient sentis “libérés”. D’autres encore ont commencé à se considérer comme Arméniens ; il y a eu ceux qui ont revendiqué la beauté de la multiplicité identitaire, et ceux qui souhaitaient ne plus relever d’aucune identité. Nous avons ainsi observé une grande diversité dans la façon que les petits-enfants avaient de se définir à l’aune de leurs origines et expériences.

D’autres sources de douleurs ont émergé lors de ces entretiens : Aznif vit son mari, dont elle était profondément amoureuse, se faire tuer devant elle en 1915 ; puis elle se maria avec un musulman venu de Russie après la guerre, ayant lui-même connu d’atroces souffrances, et qui survécut en confectionnant du pain avec le reste de blé qu’il trouvait par terre, au milieu de la bouse de vache. Un “grand-père” kurde épouse une Arménienne contre sa volonté, et la jette ensuite à la rue avec ses deux fils ; plus tard, dans les années 1940, perçu comme un danger par les autorités gouvernementales à cause de ses origines kurdes, il est condamné à l’exil. Kişo, dont la famille arménienne avait subi la violence des milices Hamidiye¹ sous le règne du sultan Abdülhamid II, immigre de Muş vers Silvan, craignant de nouvelles persécutions contre les Arméniens. Aslı, en retraçant l’histoire de son grand-père arménien qui avait vécu dans la ville d’Erzurum, découvre que la branche maternelle de sa famille qu’elle croyait être kırmanç², de Sivas, était en fait zaza³. Puis, il y eut les gardes à vue, les tortures et l’exil forcé des “petits-enfants” issus de familles zazas, surtout après le coup d’Etat de 1980 – comme Ali, victime de tortures, et sa grand-mère,

1. Milices, le plus souvent composées de musulmans kurdes, formées par le sultan Abdülhamid II (r. 1876-1909), établies pour contrôler l’est du territoire et impliquées dans les massacres d’Arméniens.

2. Peuple kurde généralement situé dans le nord du territoire turc.

3. Peuple kurde généralement situé dans le sud du territoire turc.

victime des événements de 1915. Mais aussi, la pérennité de la violence observée par Asli entre les événements de 1915 et les incidents qu'elle a vécus de front en 2000, lors de la descente de la police et de l'armée turques dans les prisons durant l'"opération du retour à la vie". Puis, la critique des structures patriarcales pour illustrer ce qu'ont subi les "grands-mères" ressortent tout au long de ces entretiens. Les femmes renvoient régulièrement à la violence qui existe dans leur vie. Et encore, les souffrances des grands-mères arméniennes choisies comme "deuxièmes femmes" (*kuma*) – et l'étrange lien d'amitié qui pouvait se tisser entre ces femmes...

Comme la plupart des petits-enfants l'ont souligné dans ce livre, il est à la fois impossible, absurde et très risqué d'observer une "hiérarchie" entre ces différentes souffrances, et de les comparer. Tout au contraire, les récits nous invitent à attacher la même importance à toutes les souffrances, à voir les liens qui existent entre elles et à lutter pour les effacer tous.

Alors que nous élaborions ce recueil, notre cher Hrant Dink, une des voix les plus fortes incarnant cette revendication en Turquie, nous a été cruellement arraché.

Hrant a laissé en nous de profondes empreintes, aussi bien à travers ce qu'il avait accompli tout au long de sa vie qu'avec sa tragique disparition. Ara Arabyan, dans son livre sur Hrant, a comparé sa mort à celle de Martin Luther King. Tout comme ce dernier, Hrant Dink rêvait d'un monde et d'une Turquie où chacun puisse vivre librement et dans la justice : Turcs, Kurdes, musulmans, juifs, chrétiens, Roms, alévis, sunnites, femmes et hommes, gays et lesbiennes, personnes sans ressources et démunies, etc. Le rêve de Hrant était de voir l'amour fraternel entre Anatoliens devenir la règle et non pas l'exception. Il disait souvent

1. Fin septembre 2000, une centaine de prisonniers politiques entament une grève de la faim illimitée, qualifiée par eux de "jeûne à mort", pour s'opposer à une énième réforme carcérale (notamment les cellules d'isolement, type F). Le 19 décembre 2000, une opération ("Opération du retour à la vie") combinée de la police et de l'armée turques dans vingt prisons se solde par des dizaines de morts et des centaines de blessés.

aussi que le chemin à emprunter était celui de la “conscience” :
“Le discernement et la voix de la conscience ont été réduits
au silence. Maintenant, cette conscience cherche son che-
min vers la sortie.”

Dans l'espoir que les portes de la conscience ouvertes
par notre très regretté Hrant Dink et sa femme Rakel à qui
il portait un amour infini – elle qui parlait le kurde depuis
son enfance et avait un moment vécu avec les Kurdes dans
les montagnes – ne se refermeront pas et que nous conti-
nuerons à en ouvrir d'autres ensemble..

BÂTIR DES PONTS DONNANT SUR L'AVENIR

Fethiye Çetin

Dans mon enfance, ma grand-mère avait l'habitude de m'emmener en promenade. Nous allions le plus souvent, pendant les vacances, à Çermik où, avant de s'appeler Seher, elle se nommait encore Heranuş, et où elle grandit, se maria et vit naître ses premiers enfants.

Parfois, alors que ma grand-mère était occupée à mille et une conversations dans les maisons où elle se rendait en visite, Çermik devenait pour moi une aire de jeux faite de jardins remplis d'arbres et de lieux d'exploration qui regorgeaient de fruits, cueillis sur la branche ou bien chipés depuis une bonne cachette.

Bien des années plus tard, les chemins que j'avais empruntés avec ma grand-mère m'ont portée vers un monde différent. Dans ce monde, il n'y avait ni jardins, ni jeux, ni espièglerie. Les lieux et endroits que nous avions visités et explorés étaient transfigurés, et les témoignages étaient choquants, traumatisants et douloureux – mais en même temps instructifs et libérateurs.

Ce voyage n'a pas simplement permis l'émergence de nouveaux questionnements, il m'a offert l'opportunité de m'émanciper de l'Histoire et de l'idéologie officielles, d'outrepasser les frontières et de briser les chaînes que le

nationalisme impose aux esprits. Parallèlement, il nous a incités à aller au-delà des frontières créées en lui-même ; ainsi, il m'a offert la possibilité de dépasser toute forme de limitation.

Le voyage que j'ai entamé après avoir appris l'histoire de ma grand-mère était celui d'une découverte, d'une confrontation qui m'a permis d'aller au-delà des frontières et des chaînes, de me débarrasser des préjugés cachés dans les recoins les plus éloignés de ma conscience et de mon humanité ; je poursuis ce voyage aujourd'hui ; ce cheminement m'offre l'occasion de faire l'expérience d'un processus incroyablement riche.

Tout au long de ce voyage, je me suis fait des amis de par le monde. Guidés par le cœur, nous nous sommes interrogés, avons cherché ensemble et avons fait des découvertes pour ensuite les partager. Nous avons pleuré ensemble, ri ensemble, mais surtout, nous avons appris ensemble.

Ma grand-mère se repliait derrière un moment de silence chaque fois qu'elle mentionnait un événement douloureux de cette époque, puis elle disait : "Que ces jours s'en aillent et ne reviennent jamais." Bien sûr, tout le monde le souhaite, mais réaliser ce vœu est bien plus compliqué qu'il n'y paraît. C'est un processus bien difficile, mais tout aussi nécessaire.

Si nous souhaitons vraiment "que ces jours s'en aillent et ne reviennent jamais", et que plus personne n'ait jamais à revivre cela, il faut suivre le chemin que nous ouvre la compréhension de l'Histoire.

La première étape d'un changement de mentalité par rapport à ce qui ne doit plus jamais arriver, impose également la nécessité de connaître, faire connaître et de travailler sur la mémoire des événements vécus.

Ce que le récit de ma grand-mère rappelle

Dès lors qu'elle fut partagée, l'histoire de ma grand-mère évoqua celle des personnes arrachées à leur mère, leur père, leur famille, leur village, leur bien-aimé, bref toute

leur vie. Ces mêmes personnes qui ont dû être expulsées “dans un autre monde”, voire “en plein milieu de l’ennemi” ont accepté de se taire et d’affronter ce sentiment de vivre en otage toute leur vie.

Pendant des années, parfois toute une existence, ces femmes et ces hommes se sont répété silencieusement leurs douloureux souvenirs. Certains ont pu les murmurer aux oreilles de leurs proches. En réalité, ils n’ont jamais prononcé un mot sur ces souvenirs traumatisants et n’ont jamais entendu leur propre voix.

Cependant, comme beaucoup l’ont montré, ils ont aussi souhaité que l’on se souvienne de leur terrible expérience. Beaucoup, arrivés à un âge avancé ou bien sur leur lit de mort, ont soufflé la vérité aux oreilles de leurs proches pour se libérer de cette voix intérieure censurée pendant toutes ces années.

Aujourd’hui, nous, petits-enfants, héritiers des souffrances et traumatismes de ce qu’ont vécu nos grands-mères et grands-pères, nous nous sommes rendu compte que notre voix pouvait être entendue. Ainsi avons-nous entamé un voyage pour faire entendre nos paroles qui ont trouvé écho en Turquie et au-delà de ses frontières.

D’autres livres ont été publiés depuis, d’autres témoignages ont été recueillis ; des films documentaires ont aussi été tournés sur le sujet. Ces témoignages ont largement dépassé les frontières de la Turquie : *Le Livre de ma grand-mère* a été traduit en sept langues et a été réédité plusieurs fois dans presque chaque langue.

La force des histoires

Des centaines de petits-enfants qui souhaitaient partager l’histoire de leurs grands-parents ont parfois usé de moyens insensés pour arriver jusqu’à moi. C’était la première fois que je rencontrais la plupart d’entre eux et pourtant, après avoir partagé nos histoires respectives et s’être ouverts les uns aux autres, à l’heure de nous quitter, nous avons l’impression de nous connaître depuis toujours. Avec toutes

nos différences, nous avons ensemble fait l'expérience de la force magique des histoires, qui a su stimuler nos consciences, nous rapprocher et rendre plus humains.

Après la parution du *Livre de ma grand-mère*, des centaines de personnes que j'ai rencontrées partout où je suis allée présenter ce livre – certains même m'ont barré la route pour me parler – m'ont dit avoir entamé un travail et une recherche sur leur ascendance. Souvent, les déclencheurs ont été les questions suivantes : “Pourquoi ma grand-mère (ou bien mon grand-père) n'avait-elle aucune famille, pourquoi était-elle seule ?”, ou bien : “Pourquoi ne sais-je rien de l'histoire de notre famille au-delà de mon grand-père ?”

Une fois que l'on se fait à l'idée que nos grands-parents appartiennent à un autre groupe ethnique ou religieux et donc que l'on se pose des questions sur un groupe jugé comme “ennemi”, cela annihile toute animosité envers “l'autre”.

C'est alors que les lieux, certains détails, les noms, les pierres, les vestiges auxquels nous n'avions jusqu'alors porté aucun intérêt commencent à avoir du sens. On s'aperçoit qu'il existe une histoire locale qui ne correspond aucunement à l'histoire officielle. On comprend que le discours de pureté ethnique n'est qu'un énorme mensonge.

Le Livre de ma grand-mère est basé sur une histoire locale, cependant les souffrances et les émotions revisitées dans cet ouvrage sont universelles. C'est pour cela que ce livre a touché un public international, chacun y a trouvé un peu de soi. A l'étranger, lors des rencontres autour du livre, il a été surtout question de partager les souffrances de la deuxième guerre mondiale et beaucoup de personnes ont su partager publiquement la douloureuse expérience de leurs mères ou de grand-mères.

Après la parution du *Livre de ma grand-mère*, j'ai revu plusieurs fois mes amis d'enfance, originaires de la même petite bourgade. Nous avons constaté avec étonnement que nous ne nous connaissions pas autant que nous l'imaginions puisque nous avons tous une histoire à partager à propos de nos grand-mères ou de nos grand-pères, que nous avons tue auparavant.